



Lettre d'information n° 92 du 22 octobre 2019 p2/2

www.laramonda.com

L'effacement du monde

Extrait provisoire de « Arbres, plantes et hommes de la Sierra de Guara », C. Mérigot Droits réservés.

Quand nous sommes arrivés pour la première fois dans la vallée, nous avons trouvé une communauté bien restreinte, une trentaine de personnes réparties en quatre villages, qui y vivaient encore, pour bien des choses, à la manière des anciens, tout en aspirant à un autre mode de vie. Cette façon de vivre, à bout de souffle certes, se caractérisait par des liens étroits avec tous les êtres et les objets qui constituaient leur vallée. J'en fus fortement frappé.

C'était le temps où Florentino interrompait la conversation pour commenter le passage d'un oiseau sur nos têtes : « Le faucon pèlerin vole toujours très vite » ; où Carmen me racontait qu'enfant on la perchait sur un petit banc pour aider à la récolte des graines de chanvre. De la

main, elle m'en indiquait la hauteur qu'elle gardait en mémoire. La qualité des eaux de la Fuente As planas, bien supérieure à celle des autres sources, Pepe la connaissait et nous la conseillait. La grenouille dans la mare d'O chuncal, le berger venu de Morrano pouvait encore assurer qu'elle n'était pas là cet hiver. Quant à José-María, enlevant son béret et le posant à l'envers sur la table, il en faisait un scourtin pour m'expliquer la presse des olives et avec ses mots, on voyait l'huile en couler.

Tandis que la couleuvre de Montpellier longéait furtivement, presque en s'excusant, les murs de la maison, le lézard vert que j'appelais Oscar, gros comme un avant-bras, se risquait à sortir du mur d'en face où il habitait, et à traverser la rue en toute hâte après des regards à droite et à gauche, comme un prudent piéton, pour rejoindre un mur plus frais. Perché sur le toit voisin, le rouge-gorge attendait patiemment que je tourne le dos pour venir inspecter la terre que je venais de remuer, il ramassait sa part. Le vacarme dans le figuier dénonçait les guêpes et les moutons descendant de Guara faisaient tinter leurs sonnailles et rouler les cailloux.

Du romarin ou du thym, de la sarriette, ou du foin fauché, des odeurs provenaient de toute part, et le soir, le bois brûlé, dans les cheminées et les cuisinières, apaisait l'atmosphère en évoquant des gîtes recueillis et accueillants. Ces parfums-là aussi donnaient une épaisseur, une dimension à l'univers.

Ce monde était aussi à eux, à tous ces êtres plus ou moins visibles mais qui apportaient leur note, leurs qualités et les partageaient, dans la méfiance, avec les hommes.

Les chênes verts ou kermès comme les genévriers griffaient le corps, les cailloux sur le chemin tordaient les pieds, le soleil tapait fort ou le givre collait aux carreaux. Chaque chose réclamait sa place.

Le monde avait de la profondeur. Aux trois dimensions de l'espace s'ajoutaient celle des sons, celle des odeurs, pour constituer un univers bien dense. Des liens étaient tissés avec les êtres et les choses, subtils et souvent invisibles. Un filet de vie aux mailles toujours fragiles recouvrait la vallée. Il n'apparaissait pas toujours ainsi au nouvel arrivant qui s'exclamait d'abord : « mais c'est un désert ! »

C'est alors que nous avons connu la région, c'est alors que nous sommes arrivés avec nos idées de paysage et de beauté. Nous avons été spectateurs plus ou moins attentifs d'une fin de civilisation, nous fûmes bien peu acteurs. Et nous n'avons pas toujours su ce qui nous attirait. Mais frappés, sans la comprendre, (sans la prendre avec nous), de la cohérence de ce monde, nous avons voulu avec nos appareils photos capter en deux dimensions ce qui en avait au moins cinq : nous considérions qu'il nous fallait mettre à plat nos sensations, les coller dans un album, ou un livre, pour les ramener chez nous. Nous avons souvent négligé ce que les derniers habitants avaient à nous dire, à nous transmettre.

Maintenant, je crois que nous assistons à une nouvelle étape et je crains qu'à force de le considérer comme un vaste décor, le paysage à son tour disparaisse, se réduise à une seule dimension ou à un point.

La vallée est devenue un magnifique terrain de jeu pour les sportifs. Certains escaladent des parois, d'autres plongent dans les rivières, d'autres enfin courent sur des chemins balisés. Souvent en groupe, c'est vrai, mais, quoi qu'il dise, le sportif est toujours seul au monde. Il y a lui et son terrain de jeu, peu importe l'endroit où il se trouve. Ce sont ses sensations, ses efforts, sa fatigue qui comptent, dans un exercice où l'idée qu'il a de lui-même est la seule référence, l'autre étant seulement celui que l'on doit vaincre. Le sport est un plaisir intellectuel par excellence. Certes, il se pratique avec le corps, et il en réclame toutes les capacités, mais pour la satisfaction de l'esprit, hors de tout monde réel. (je ne vais pas me faire des amis et certains ne m'adresseront plus la parole.)

Pourtant, il me semble que le monde pourrait disparaître, ne plus être que l'enveloppe dans laquelle flotte, sans pesanteur, sans liens, l'idée que l'on a de soi-même. Nous ne serions plus qu'un point dans le vide.

Pourrons-nous prévenir l'effacement du monde ?

Charles Mérigot, tous droits réservés, (à suivre)

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Les éditions de la ramonda, SARL, 3 allée Marie Laurent, 75020, Paris RCS 492 793 195 www.laramonda.com

